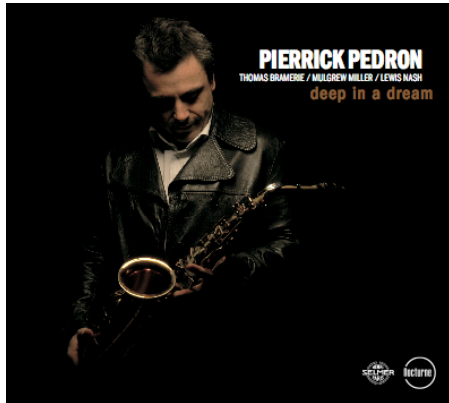


PIERRICK PEDRON : " Deep in a dream"

☺ ☺ ☺ ☺ (☺) PIERRICK PEDRON: "Deep in a dream"
Nocturne 2006



Quel pied mes amis ! Que Pierrick Pedron attaque le thème de Nightingale Song in Berkeley Square ou qu'il vous balance un bridge de la mort qui déchire grave sur Lover et là vous mourrez tout de suite étendu sur la carpe de salon le sourire béat aux lèvres, les oreilles en écouteurs, satisfaites et heureuses. Cherchez pas plus loin c'est largement pour ces moments là que l'on aime le jazz. De bons vieux standards qu'on connaît « Parker » avec un type qui joue comme un Dieu que l'on croirait Bird redescendu du ciel, une rythmique plus classe que ça tu meures et un pianiste qui vous balance de ces chorus venus de l'espace et tout ça avec l'air de ne pas y toucher. Et voilà, c'est pas plus compliqué que ça ! Les arrangements ont l'air simples mais pourtant développent un sens rare de la mise en scène et de la relance avec des intros du genre à commencer molo puis à tout balancer là où on s'y attend le moins sur des doublements de tempi et des renversements de direction. Un You're Laughin at me qui tout à coup change d'orientation sous les doigts de Mulgrew Miller vers un latin jazz qui emprunte à My Little Suede Shoes de Parker pour revenir à une structure classique. Ou alors ce break évoqué précédemment sur un Lover qui tout à coup part avec Pedron et emporte au passage toute la rythmique avec lui pour un décollage immédiat. Tout au long on vit, on exalte, on danse, on pleure, on est amoureux mais d'un amour toujours heureux.

Pierrick Pedron qui continue là son parcours un peu solitaire et loin des grandes aventures collectives fait chanter son alto comme pouvait le faire un Guy Laffitte au ténor ou plutôt Benny Carter à l'alto. Avec cette classe, cette élégance et cette petite pointe indicible de détachement qui fait glisser la note d'un quart de poil il nous mène au comble de l'émotion sur l'exposé du thème de Nightingale Song. Et lorsque le

saxophoniste met le feu et emballe le tempo (il respire quand ?) ce n'est jamais dans la confusion ou dans la cacophonie furieuse. C'est au contraire d'une limpidité fluide qui coule comme de l'eau de source. Je pense alors à Cannonball dont la puissance et la vélocité avaient cette gracilité magique. Et ces moments où le lyrisme le dispute à l'émotion se produisent tout simplement parce qu'il y a une musique qui là est un juste plus habitée qu'ailleurs. Pourtant en s'attaquant à un répertoire très classique, celui des standards de Broadway, Pedron montre qu'il est homme à prendre des risques énormes. Car s'aventurer sur un terrain archi battu c'est comme monter dans l'arène des jams sessions sous le regard assassins de ses congénères. Et dans ce registre là il sort gagnant. Largement gagnant à l'égal de ce que le jazz compte aujourd'hui parmi les plus grands altistes actuels. Car autant on était resté dubitatif devant les copies notes pour notes qu'un autre génial alto livrait dans le même esprit il n'y a pas si longtemps (on pense ici à Stefano Di Battista sur les traces de Parker) autant Pedron imprime ici sa marque et sa personnalité au cours de cet enregistrement réalisé à New York sur les terres de Mulgrew Miller et de Lewis Nash. On ne sait pas si les pistes sont livrées dans l'ordre dans lequel elles ont été enregistrées mais tout se passe comme si cette rythmique et son pianiste au premier chef montaient véritablement en puissance au cours de l'album. Un peu sage, conventionnel et peut être dubitatif au début, Mulgrew Miller se lâche petit à petit, montre qu'il veut être aussi de la fête, prend des envolées à la Mc Coy Tyner sur Lover, livre un chorus de grande classe sur la compo de Pedron (Tune Z) et enfin retrouve celui-ci dans un vrai moment d'entente fraternel sur un It never entered my mind, chef d'œuvre sublime de finesse, sorte de chant d'amour exalté par ces musiciens pour un jazz sublimé.

Jean Marc Gelin

7 Octobre 2007

les dernières nouvelles du jazz / www.lesdnj.com